



APRIL FINNUS

SANS OUBLIER

Le chant du requin

Deux amis norvégiens se lancent à la poursuite du redoutable requin du Groenland. Ils disposent pour cela d'un bateau pneumatique, d'un matériel de pêche et d'une carcasse de vache pourrie en guise d'appât. Mais aussi – et surtout – d'une insatiable curiosité, d'une bonne humeur inaltérable et de vastes connaissances en biologie marine. Photographe et journaliste, Morten A. Strømsnes (né en 1965) se sent à l'aise dans cet univers à première vue monotone et austère, qui s'anime sous son regard et se déploie en une gigantesque fresque marine. Sa façon de mêler l'érudition et le romanesque fait souvent penser à Jules Verne. Rien de passéiste pourtant dans ce récit, où les flots et les mots se mélangent : la pensée écologique qui l'irrigue lui confère une incontestable actualité. ■ ERIENA BALZAMO

► *Le livre de la mer ou l'art de pêcher un requin géant à bord d'un canot pneumatique sur une vaste mer au fil de quatre saisons*

(Hiroko elier kunsten a fange en kjempelai fra en gammilbar pa et stort hav gjenom fire arstiden), de Morten A. Strømsnes, traduit du norvégien par Alain Gnaehtig, Gallimard, 306 p., 21,50 €.

Une famille américaine

Déjà très documentée, la crise des subprimes, aux États-Unis, a fixé dans l'imaginaire des lecteurs ses images de maisons abandonnées et de familles désespérées demandant des comptes à leurs banquiers. Mais Jade Chang renouvelle avec énergie le thème. Dans le vivifiant *Wang contre le monde entier*, la famille à laquelle elle s'attache incarne parfaitement l'américain d'ascendance chinoise. Alors qu'il a fui le pays de ses ancêtres pour venir faire fortune aux États-Unis, le père, une fois ruiné, ne veut plus qu'une chose : retourner en Chine pour racheter les terres ancestrales. Mais le trajet est long, lorsqu'on n'a plus rien qu'une vieille voiture avec laquelle silloner l'Amérique pour récupérer chacun de ses enfants. Un road-movie, en somme, aussi burlesque que tragique, au cours duquel chacun n'a d'autre choix que de réfléchir sérieusement à l'avenir qu'il désire. ■ FLORENCE BOUCHER

► *Les Wang contre le monde entier* (The Wangs vs The World), de Jade Chang, traduit de l'anglais (États-Unis) par Catherine Gibert, Belfond, 480 p., 22 €.



Jade Chang
LES WANG CONTRE LE MONDE ENTIER
► *Les Wang contre le monde entier* (The Wangs vs The World), de Jade Chang, traduit de l'anglais (États-Unis) par Catherine Gibert, Belfond, 480 p., 22 €.

exclus ou de ceux qui se vivent comme tels. Chacun cherche encore son rêve, sans trop y croire. Chacun se débat avec sa solitude, entre les murs d'un appartement aussi étroit que l'horizon qui s'offre à lui.

Ouverture au monde

De chapitre en chapitre, par petits bouts, à travers les yeux fatigués de Norman, Wallant livre une peinture au couteau, loin de toute vision romantique, de la ville cosmopolite. Là, un vieux juif, émigré de Russie, survit dans une saleté repoussante, noyant dans le whisky le souvenir de sa famille disparue en Europe. A quelques rues de là, une Allemande, ancienne gardienne de camp de concentration, continue de vomir sa haine antisémite. Bien avant *Les Locataires*, de Bernard Malamud (Seuil, 1976), dont l'historite se déroulait dans un immeuble désaffecté, le roman évoque la cohabitation parfois tendue entre différents minorités. Bien plus qu'une fresque bouillonnante et naturaliste, *Moonbloom* est aussi le récit touchant d'une ouverture au monde : celle de Norman, muré jusque-là dans une indifférence

aux autres et qu'une série d'événements – une grippe, un dépeçage, la mort accidentelle d'un enfant – va faire sortir de sa « coquille ». Dans la lignée du *Préteur sur gage* (1961), qui campe un homme blindé à tout sentiment depuis l'assassinat de ses proches dans un camp d'extermination,

Moonbloom retrace le fendillement de cette carapace. Jusqu'à l'éclosion de l'empathie.

Par des flash-back alternant avec les monologues des locataires, et les dialogues vifs entre voisins, Wallant distille les souvenirs d'enfance et d'adolescence de Norman. Une grand-mère aimante qui le surprotègeait, un père absent et fantasque, dont chaque réapparition était une fête, la ville de sa jeunesse... Ces reminiscences, aussi réconfortantes soient-elles, le maintiennent dans un état de perpétuelle adolescence. Pour devenir adulte, Norman va devoir apprendre à vivre au présent. Wallant, d'un trait mélancolique qui verse souvent dans l'ombrisme, lui en montre joliment le chemin. ■

Plus efficace qu'un psy, plus libérateur qu'un journal intime... Un géant d'immeuble à qui raconter tous ses soucis ! Telle est la situation incongrue imaginée par Edward Lewis Wallant dans *Moonbloom*, l'avant-dernier de ses quatre romans, paru aux États-Unis en 1963. Méconnu – mais souvent comparé à Saul Bellow ou à Bernard Malamud avant sa disparition brutale, en 1961, d'une rupture d'anévrisme, à 36 ans –, Wallant brosse ici le portrait d'un employé d'une société de gestion immobilière, Norman Moonbloom, devenu bien malgré lui le confident des locataires dont il s'occupe.

Ce tarentaire un peu rêveur et perdu a été recruté par son frère Irwin pour s'occuper des biens immobiliers de celui-ci. Chargé d'encaisser en personne les chèques des habitants des quatre immeubles que celui-ci possède dans Manhattan, l'ancien étudiant, « collecteur de loyers le plus instruit de tout New York » pour avoir essayé tous les cursus universitaires possibles, s'acquitte de sa tâche sans enthousiasme. Impassible, il écoute ses locataires déverser sur lui des flots de récriminations dès qu'il passe leur porte. Et lui ouvre, sans qu'il l'ait jamais demandé, leur intimité.

Il y a la Eva et Minna Baily, deux sœurs, qui s'inquiètent de ce que l'ascenseur de leur immeuble ne soit pas conforme aux normes de sécurité. Marvin Schoenbrun, aux sinus encombrés, qui réclame la pose d'un climatiseur chez lui malgré la vétusté de son installation électrique. Mais aussi Sarah et Aaron Lublin, deux rescapés de la Shoah, très ennuyés par la fuite continue d'un des robinets de leur cuisine. Et encore Basellec, un professeur d'italien, persuadé que ses problèmes de sphincter proviennent de l'état déplorable du mur de ses toilettes. Ce petit monde exige des réparations dans des logements que leur propriétaire laisse se dégrader jusqu'aux limites du tolérable.

Roman sociologique, *Moonbloom* explore, avec verve et humour noir, le quotidien des clas-

EXTRAIT

« Il s'arrêta net dans la brume d'un blanc couleur de perle, car il venait soudain de comprendre quelque chose de regrettable : ce n'était pas lui le fantôme, pas aujourd'hui – c'étaient ces lieux et sa vie d'avant qui étaient fantomatiques. Quelle qu'il fut, l'intensité de son aspiration à retrouver la paix et la tranquillité qu'il avait connues pendant la plus grande partie de sa vie, il en était maintenant irrévocablement

exclu. Il balayait du regard la ville silencieuse qui lui souriait sous la pluie, et son désir l'étonnait quand il comprit que sa vie abominable de ces derniers mois était tout ce qu'il avait. L'image de ses épouvantables locataires s'imposa devant lui ; immenses dans ce paysage en miniature, ils pleinaient en marchant son passé si serotin. »

MOONBLOOM, PAGE 183

Huit Géorgiennes pour traverser le siècle

Avec « La Huitième Vie », Nino Haratischwilli, écrivaine remarquée en Allemagne, signe une histoire vivante et fine de son pays d'origine

FLORENCE NOUVILLE

omme son nom l'indique, Nino Haratischwilli est originaire de Géorgie. Mais comme son prénom, lui, ne l'indique pas, Nino est une femme. « C'est la

se profile, en mars, la « consécration suprême » pour un écrivain européen, l'« angloworld », le monde de langue anglaise. Haratischwilli n'a qu'une petite trentaine d'années, mais on la considère déjà comme une des voix les plus importantes de la littérature allemande contemporaine. Née en 1983 à Tbilissi, elle a vécu en Allemagne avec sa mère entre 12 et 14 ans puis s'y est ins-

Dans *La Huitième Vie*, son année troisième roman, Niza, la narratrice, s'adresse à sa nièce de 12 ans, Brilka. Cette dernière, elle aussi, a fui. Elle a profité d'un voyage de classe à Amsterdam pour « passer à l'Ouest ». Lorsque le livre s'ouvre, en 2006, Brilka vient de laisser une note à l'hôtel disant qu'elle n'a aucune intention de retourner en Géorgie avec sa troupe de danseurs. Elle s'ap-

années 1990 à la révolution de 1917 –, Niza écrit à rebours l'équivalent d'une très longue lettre à Brilka. Une lettre où elle lui raconte l'histoire de leur famille commune. Stasia, Christine, Kossia, Kitty, Elene, Daria : six générations et autant de récits auxquels Niza ajoute le sien, en attendant celui de Brilka elle-même – cette huitième vie qui reste à écrire, sur la dernière page (blanche) du

siècle, cette dernière est découverte en « livres ». Si bien qu'on peut presque la lire comme sept nouvelles reliées par un fil rouge ou cousues de fil blanc, selon que l'on privilégie l'une ou l'autre des deux couleurs qui se battaient sur les bords de la mer Noire, il y a exactement cent ans.

On trouve de l'histoire, de la transgénéralogie et une grande finesse de psychologie chez Har-

mand qui, même en traduction, ne ressemble pas tout à fait à celui qu'on a l'habitude de lire. Et pour cause. En abandonnant la Géorgie, l'auteure a également changé de langue d'écriture. « Cela donne un allemand plus expérimental et plus personnel, dit-elle. Après tout, les mots sont une matière vivante. Pourquoi s'interdire de jouer avec ? Parfois, je pense à Nabokov lorsqu'il deman-